

Le vieillissement, terme malheureusement trop familier lorsqu'il s'adresse aux individus pris isolément, est plus abstrait lorsqu'il s'applique aux populations dans leur ensemble.

Au cours du colloque dont ce cahier reflète les thèmes principaux, le mot vieillissement a été pris dans ces deux sens. Ils sont d'ailleurs, en pratique, indissociables.

Le rêve d'éternité de l'humanité, tout au moins de vie longue, serait-il sur le point de devenir réalité ? Lui-même matière, l'homme observe et commence à comprendre - et bientôt à modifier - la matière. Dément, il est déjà en mesure d'agir sur son destin et, peut-être, sur ce qui semblait le plus inéluctable : la durée de son séjour sur la terre.

En effet, dès maintenant, existent des méthodes mises à l'épreuve au laboratoire sur les animaux tels que les souris, les poissons, pour prolonger la vie de 25 à 30 % dans d'excellentes conditions physiques. Ces résultats ont été obtenus par des procédés simples qui ne touchent pas au fondement même de la nature : il ne s'agit aucunement de manipulations du patrimoine héréditaire de l'espèce, mais seulement de procédés tendant à ralentir, dans de bonnes conditions, le processus normal de vieillissement ou à favoriser les mécanismes biochimiques qui le contrecarrent. Mais ces moyens ne sont encore qu'empiriques. Il reste à connaître les véritables causes du vieillissement. Déjà, des pistes très prometteuses sont à l'horizon 2000 ou 2025 et il n'est pas impossible que nos enfants assistent à ces découvertes et à leurs premières applications.

Ainsi, l'homo sapiens peut-il espérer dans un avenir relativement rapproché, non seulement avoir éliminé en grande partie les maladies qui l'atteignent encore, mais aussi donner à sa vie une autre

dimension le libérant des infirmités affligeantes du troisième âge, lui donnant l'acuité mentale et la lucidité qui découle d'un excellent état physique, lui ouvrant aussi les portes d'une nouvelle poussée évolutive, orientée vers le plein emploi de ses extraordinaires capacités intellectuelles, manifestement sous-employées à l'heure actuelle.

Dès maintenant, des progrès considérables ont été faits; car, sans même repousser la limite de la longévité maximale, l'espérance de vie moyenne a été doublée en quelques décennies. Ce fait sociologique d'une ampleur colossale s'illustre par quelques simples chiffres : en l'an 2025, il y aura sur la terre plus d'un milliard d'hommes qui auront dépassé l'âge de 60 ans et 72 % d'entre eux seront dans les pays du Tiers Monde.

Ce phénomène fondamental, bien évidemment associé à celui, non moins important, de la diminution considérable, même dans la plupart des pays du Tiers Monde, de la mortalité infantile, conduit au vieillissement des populations, c'est-à-dire au recul de l'âge moyen des individus constituant une population.

Dans les pays industrialisés, ce mouvement s'accentuera encore et se stabilisera sans doute aux environs de 20 % de personnes âgées de plus de 60 ans. Dans la plupart des pays du Tiers Monde, ce pourcentage atteindra rapidement 7 %.

L'explosion démographique avec ses corollaires : l'allongement moyen de la vie et le vieillissement des populations sont la conséquence directe des biosciences. Elle est due à la victoire de la médecine sur la maladie, les épidémies et, en général, sur la mort. Les médecins, les biologistes n'ont pas mauvaise conscience. Ils ont apporté beaucoup à l'humanité. L'allongement de la vie individuelle est indiscutablement un bienfait, réclamé par tous, un bienfait désormais acquis qu'il faut maintenant généraliser à l'ensemble des populations.

Mais il faut aussi en prévoir les conséquences pour ne se trouver pris de vitesse, en particulier, ni par le nombre des individus ni, peut-être surtout, par le retard d'adaptation des mentalités. Il faut éviter que ce bienfait devienne un fardeau dans un

environnement inadéquat. Il faut développer une conscience collective de solidarité, bannissant l'ingratitude qui, enfin, aménage l'accueil de cette immense cohorte d'êtres qui, malgré leur 60 ans, ont encore un quart, voire un tiers, de leur vie à passer sur terre.

C'est devant de tels bouleversements, aux dimensions planétaires, que le M.U.R.S. prend sa raison d'être. Il doit provoquer la réflexion non seulement des scientifiques mais de tous - car tous sont concernés - afin de trouver des solutions humaines, sociologiques, psychologiques et affectives au problème du troisième âge. Quelle doit être la place dans une société harmonieuse de ces hommes et de ces femmes chargés d'expérience qui sont, pour l'immense majorité, livrés scandaleusement, tout au moins dans nos civilisations dites avancées, à la solitude et au silence, dépourvus d'activités et d'affection ? Nous avons, à ce propos, beaucoup à apprendre d'autres civilisations plus traditionnelles qui ont su résoudre ce problème d'une façon bien plus élégante. Mais il est à craindre que, dans un avenir plus ou moins lointain, elles soient confrontées aux mêmes difficultés.

Il faut repenser le cycle de vie. Celui-ci sera vraisemblablement divisé grossièrement en trois périodes presque équivalentes. Le premier âge : l'âge de l'enfance et de l'adolescence voué à la formation et à l'acquisition des connaissances. Le deuxième âge : l'âge adulte consacré à l'épanouissement et aux occupations indispensables à la bonne marche de la société, en particulier à la production et, enfin, le troisième âge que j'aimerais plutôt appeler la troisième vie. Cette troisième vie devrait être dédiée non seulement à soi-même, savourant le plaisir de s'adonner à ce que l'on aime mais encore dédiée aux autres en leur apportant les fruits irremplaçables de l'expérience et une vision plus globale et plus chargée d'humanité que ne peuvent être celles des jeunes. Certes, je ne méconnais pas la difficulté majeure qui est celle de faire porter le financement de la retraite sur le nombre limité des productifs. Un grand effort de solidarité serait nécessaire.

C'est à mon sens une grossière erreur d'axer les activités du troisième âge sur le loisir, mot peu approprié qui évoque le far-

niente et qui semble indiquer qu'il suffirait de trouver des "gadgets" pour passer le temps. Loisir, mot qui signifie déjà l'exclusion de la société active.

Je crois qu'il faut tendre plutôt vers une participation accrue, vers l'utilisation de la potentialité qui existe en chacun de créer. Au lieu de société de loisirs, il faudrait s'orienter vers une société de création, car l'homme est instinctivement créateur. Il désire réaliser, il veut au cours de sa vie active réaliser quelque chose; il veut que sa vie ait un sens. Je l'ai personnellement vécu lorsque j'ai demandé à des volontaires de venir donner régulièrement un peu de sang ou subir des greffes de peau dans mon laboratoire. J'ai été impressionné toute ma vie par la manière dont ces personnes, qui étaient souvent des retraités, m'ont été reconnaissantes parce que je leur demandais un geste généreux qui donnait une justification à leur vie, qui leur donnait l'estime d'eux-mêmes. Ce fut une merveilleuse expérience.

La bonne direction est, à n'en pas douter, de chercher à donner à chacun l'occasion de se réaliser, de réaliser quelque chose, de créer et ceci, naturellement, dans tous les domaines, aussi bien artistiques que sociaux.

Le fait qu'au cours de cette troisième vie l'individu a le libre choix de son activité et que celle-ci est, par définition, entièrement bénévole, dépourvue de tout ce qui entache les activités rémunérées, change radicalement la mentalité de celui qui s'y adonne. C'est là que l'on touche à l'essentiel : l'élimination des problèmes de profits devrait permettre une explosion de la motivation et de la créativité.

N'oublions pas que la technologie du XXIème siècle permettra de rompre l'isolement des personnes âgées et de surmonter beaucoup d'infirmités en les faisant bénéficier des larges réseaux de communication et d'informations modernes. Ces moyens techniques devraient permettre aux personnes du troisième âge beaucoup d'activités qui, jusqu'à présent, leur étaient interdites.

C'est, peut-être, encore davantage sur le plan collectif que réside le rôle absolument essentiel qui ne peut être tenu que par des personnes âgées. Avec toute l'expérience recueillie au cours

de leur vie, elles peuvent être les représentants de la sagesse, elles sont plus à même de généraliser, de mieux percevoir l'intérêt collectif, n'ayant plus à se focaliser sur des points très précis de technique, dans lesquelles elles sont d'ailleurs très rapidement dépassées.

Enfin, c'est sur le plan de l'affectivité que ces personnes du troisième âge sont absolument irremplaçables. Encore faut-il qu'on la leur rende. Ce message, très bien compris dans les civilisations traditionnelles, est pour le moment totalement oublié dans nos civilisations occidentales.

Nous sommes donc devant un fait de société entièrement nouveau. Récemment encore la retraite écourtée n'était qu'un embryon de retraite. Hommes et femmes de nos générations peuvent comprendre que la retraite n'est pas (n'est plus) la catastrophe que beaucoup redoutent. Cette troisième partie de la vie ne s'improvise pas. Il faut la préparer, et nos enfants devraient, dès maintenant, prévoir quelles pourraient être leurs occupations au cours de ce long tiers de leur vie.

Le vieillissement implique à l'extrême la mort. Il n'est, sans doute, pas déplacé d'en parler ici. C'est l'aboutissement du cycle naturel de la vie. On peut, à ce propos, se poser deux questions. La mort est-elle une fatalité ? Est-elle une nécessité ? Répondre à ces deux questions peut aider à se familiariser avec elle.

Pour tout homme, la mort est une vieille connaissance et elle lui apparaît avec évidence comme une fatalité. Cependant, le biologiste peut se demander si elle en est vraiment une. En effet, la vie est apparue sur la terre il y a 3 ou 4 milliards d'années et, pendant 2 milliards d'années, la mort n'existait pas. Les êtres unicellulaires, comme les bactéries, ne meurent pas réellement. Ils ne font simplement que de se diviser. Est-ce que l'on peut appeler cela mort ? L'espèce a persisté, les gènes qui étaient dans une bactérie se sont dédoublés et ceci d'une façon indéfinie. On peut donc dire que, pendant 2 milliards d'années, la mort à proprement parler n'existait pas ou, tout au moins, ne pouvait exister qu'accidentellement pour tel individu pris isolément, mais elle n'était pas programmée comme elle l'est pour les êtres plus évolués.

A la deuxième question, la mort est-elle une nécessité, il faut répondre très nettement par l'affirmative. La mort est une nécessité non pour l'individu, certes, mais pour l'espèce. Sans le couple sexualité-mort inventé par la nature relativement tardivement, l'évolution eût été impossible. En effet, sans le sexe, le brassage continu des gènes de l'espèce, brassage nécessaire à son adaptation aux conditions changeantes de l'environnement, ne se serait pas fait et, sans la mort, ce brassage ne se répèterait pas à chaque génération. La diversité des êtres est nécessaire pour que ce brassage ait un sens. Chaque homme est unique, on l'a souvent répété. Associant deux patrimoines génétiques uniques, les parents procréent un être unique, choisi par le hasard au milieu de milliards de possibilités. La mort est la grande ouvrière de l'évolution. Sans doute, peu savent qu'en mourant ils jouent encore un rôle essentiel à la perpétuation de l'humanité. En mourant, en nous intégrant dans l'univers, nous rendons un dernier et essentiel service à l'espèce, sans doute mince consolation, en l'aidant à poursuivre son évolution. Assurément, celle-ci est ralentie car l'homme a éliminé en partie la sélection naturelle, mais elle n'est certainement pas arrêtée. On peut donc espérer qu'elle se poursuivra en développant encore davantage l'intellectualité et la sensibilité de l'homme qui pourra ainsi peut-être atteindre un nouveau palier évolutif.

Biologistes et sociologues doivent se donner la main pour cette nouvelle conquête : la plénitude d'un troisième tiers de vie.

*Jean DAUSSET*

*Prix Nobel*